

—Mais tu ne connais pas le sonnet injurieux qu'il a écrit contre toi?

—Un sonnet! fit Colbert avec un sourire, que de choses dans un sonnet!

Je ne m'occupe guère de littérature ce matin, mon ami. Mais j'approuverais peut-être les vers d'Hesnaut, j'ai bien applaudi ceux de La Fontaine!

—Je te répète qu'on t'accuse, qu'on te jette de la boue au visage!

Colbert croisa tranquillement les bras :

—Se trouve-t-il dans ces vers quelque chose de contraire à la gloire du roi?

—Non, répondit d'Aunoy.

—Alors, répliqua-t-il, je n'en puis être offensé.

—Mais ton honneur?

—Mon honneur! répondit Colbert, va d'Aunoy, je le place plus haut. On me hait parce que j'occupe la place de Fouquet. Je me le ferai pardonner en rétablissant dans les finances un ordre compromis par les dilapidations. Je ne me ferai jamais bâtir un palais pareil à celui de Vaux, et je ne prendrai point comme Fouquet d'orgueilleuse devise, mais je travaillerai sans relâche à la gloire de mon roi, et je préparerai la justice que me devra la postérité, si mes contemporains me la refusent.

—Ah! s'écria d'Aunoy, tu n'a pas seulement un grand esprit, mais un grand cœur.

—J'essaie seulement d'être un bon ministre, et vraiment cette tâche est assez ardue pour qu'on ne songe point à lire des sonnets déplaisants.

—Que faisais-tu quand je t'ai interrompu?

—Je préparais un plan de campagne.

—Contre qui?

—Contre le Pacha d'Egypte.

D'Aunoy secoua la tête.

—Que de sang versé déjà sur les côtes barbares-ques!

—Je le sais trop! Mais les fautes passées nous serviront de leçons. Il faudra cette fois que nous anéantissions Alger! Depuis que Louis XIV est sur le trône il ne songe qu'à l'humiliation et à la chute du Pacha. La hâte avec laquelle furent prises les premières résolutions entraîna des malheurs. Rêver de créer sur la côte une cité rivale de Tunis et d'Alger était une imprudence. Quand Paul, lieutenant général maritime, conduisit de Toulon une escadre de six vaisseaux portant six mille hommes sur la côte de Djidjelli, on aurait dû craindre que le fort qui devait les protéger n'étant pas construit nos soldats y seraient vite en butte à des agressions. Qu'était-ce que la factorerie du Bastion de France pour les garder? Certes le rêve était grand. Il était beau de fonder une vaste colonisation sur le rivage africain, mais les Algériens surpris d'un coup de mains la colonie naissante, chassèrent les Français de leur position, et mirent à néant les projets grandioses du Roi.

—Que ce premier échec ne découragea pas.

—Le Roi ne se décourage pas.

—Cependant, reprit d'Aunoy, les combats livrés en 1664 et 1665 ne furent guère plus heureux que la tentative de colonisation de 1663. Les pirates continuèrent leurs ravages, et jamais l'Italie et l'Espagne ne subirent de déprédations semblables à celles qui ruinèrent les côtes de Provence. Envoyer des ambassadeurs au Pacha, signer des traités! peine inutile, tentative stérile. Le Pacha d'Alger accepte toujours les conditions qui lui sont faites, sauf à les rejeter sous le premier prétexte. Encore le Sultan se range-t-il parfois de son côté, ainsi que dans l'affaire de Chio.

—Et pourtant, dit Colbert, du Quesne remplit vaillamment son devoir. Le roi lui avait dit: détruisez les pirates de Tripoli, il les chassa devant lui jusque dans le port de Chio dont il ravagea la côte. Sans doute on aurait dû respecter les habitants; mais le marin ne vit en eux que des amis des pirates, des adorateurs du Croissant, et il abattit les mosquées, pilla les habitations, et tua plus de neuf cents habitants. Le Kapoudan-Pacha mit à la voile, conduisant quarante-huit galères; il espérait anéantir la flotte française, mais il n'y réussit point.

—Notre malheureux ambassadeur, M. de Giulleragues paya pour tous, et se vit enfermer au Château-des-Sept-Tours... Il n'en sortit qu'en s'obligeant en son nom privé à payer les dommages causés aux habitants de Chio.

—Et la somme se réduisit à soixante mille piastres.

—Cette fois, reprit Colbert, c'est Alger qui paiera.

—Est-ce du Quesne qui conduira la flotte?

—Je l'espère; mais je lui adjointrai un aide.

—Qui.

—Oh! il s'agit d'un inconnu; cependant si modeste que soit aujourd'hui le nom de ce jeune homme, je ne serais point surpris qu'il le rendit célèbre.

—Qui te l'a recommandé?

—Vauban.

—Quand doit-il venir?

—Ma porte était ce matin fermée pour tous, hors pour lui.

—Dois-je te quitter?

—Pourquoi? Deux appréciations valent mieux qu'une, et il s'agit pour moi de juger un homme. D'après ce que m'a écrit Vauban il s'agit tout simplement d'un inventeur de génie.

Peut-être d'Aunoy allait-il répondre, mais au même instant la porte s'ouvrit devant un homme d'environ vingt-cinq ans. L'exigüité de sa taille, la délicatesse de ses traits le faisaient même paraître plus jeune. Il salua le ministre avec un respect sous lequel on devinait l'aisance de l'homme du monde. Son costume annonçait le bon goût; il le portait avec grâce. S'il n'était point gentilhomme, il ne devait du moins avoir fréquenté que la bonne compagnie.

L'accueil de Colbert fut encourageant.

—M. de Vauban vous recommande chaleureusement à moi, dit-il. Il affirme, que dans les circonstances présentes, vous êtes à même de rendre d'importants services à l'Etat.

—Je ferai de mon mieux pour contribuer à la grandeur de mon pays, et légitimer la protection de M. de Vauban.

—Parlez-moi donc de l'objet pour lequel vous souhaitez d'abord d'être reçu par moi, ensuite une audience de Sa Majesté... Ou plutôt, d'abord, entre-prenez-moi de vous-même. Avant de connaître l'œuvre, il est utile de juger l'inventeur.

—Soit! monsieur le ministre, répondit le jeune homme en s'inclinant. Vous avez raison. Avant de savoir s'il est digne de protection, il faut comprendre un homme. Je suis Béarnais d'origine; mon père possédait peu de bien et un grand nombre d'enfants. Un heureux hasard me fit trouver sur le chemin de M. Colbert du Tournon, intendant de Rochefort. Il parut touché de mon désir d'apprendre, je montrai mon zèle pour tout ce qui pouvait m'aider à sortir de mon humble situation, et me promit de s'occuper de moi. Ne croyez point que je fusse assez lâche pour rougir de notre pauvreté relative. Non! Je sentais seulement s'agiter en moi des aspirations vers la science. Je me croyais attiré ailleurs et plus haut. Je travaillais jour et nuit pour m'instruire. M. Colbert du Tournon tint sa parole. Il me demanda à mon père et me prit chez lui. Ce fut une adoption réelle, et je connus dans cette famille tout ce que la bonté, la tendresse prodiguent de meilleur. Je n'eus pas seulement un bon père dans mon bienfaiteur, ses deux filles cadettes, la princesse de Carpdègue et la marquise de Brabançon me traitèrent en frère et m'en donnaient le titre. M. de Gamion m'appelait son fils. Oh! l'heureuse vie! Une vie d'études sérieuses, d'amitiés admirables, de tendresses profondes! Comment n'aurais-je point accompli des prodiges pour reconnaître les bontés dont on me comblait. Lorsque M. Colbert du Tournon me crut capable de rendre quelques services, il me recommanda à M. de Signelay, grâce à qui j'obtins une place auprès de M. le duc de Vermandois, amiral de France. Enfin j'ai le bonheur d'être attaché à M. de Vauban que je suivis en Flandre. J'assistai au siège de Philipsbourg, je puis dire sans orgueil que j'y fis mon devoir.

—La correspondance de M. de Vauban en fait foi, répondit le ministre.

—Sa dernière faveur est de m'accréditer auprès de vous, monseigneur.

—Et votre invention? demanda le ministre. Je sais maintenant que vous aimez passionnément l'étude; que la dignité de votre caractère égale votre capacité. Mais Vauban garde le secret sur les moyens que vous voulez offrir au roi pour venir à bout d'Alger et de son Pacha.

—Monsieur le ministre, répondit Bernard Renaud, j'ai inventé des bombes qui, lancées par les vaisseaux du Roi contre la ville, détruiraient en quelques heures et le palais de Baba-Hassan, et les mosquées et les quartiers riches de ce nid de pirates. Où les boulets ne parviennent pas mes bombes arrivent. Elles sèment à la fois la mort et l'incendie. En éclatant elles tuent les hommes, brûlent les maisons. Rien ne tient contre leurs ravages. Les expériences que j'ai multipliées et que je suis prêt à répéter devant vous, sont absolument concluantes. Je sollicite du Roi de me confier des marins à qui j'apprendrai à se servir de ces terribles engins de guerre, et la permission de m'embarquer sur un des navires composant la flotte qui devra mettre le siège devant Alger.

—Si vous faites ce que vous annoncez, dit le ministre, la faveur de Sa Majesté sera sans bornes.

—Il me suffira de l'avoir bien servie, répondit Bernard Renaud.

—Cette audience du roi, dit Colbert, je me charge de la demander. Ou plutôt je vous emmène aujourd'hui même avec moi, à l'heure du Conseil. Qui

sait si votre avis n'aura pas une influence sur les résolutions à prendre.

Passez dans la pièce voisine, vous y trouverez tout ce qui est nécessaire pour dessiner vos bombes. Nous soumettrons le tout au roi.

Bernard Renaud s'éloigna.

—Qu'en pensez-vous? demanda Colbert à son ami.

—C'est un homme, répondit d'Aunoy.

—Et, même sous le règne du Roi soleil, ils sont rares, répliqua le ministre.

Une heure après le protégé de Vauban devenant celui de Colbert, montait dans le carrosse du ministre pour se rendre à Versailles.

La cour y résidait depuis peu. Louis XIV s'était pris de passion pour ce séjour; les premiers artistes du temps chargés de rendre le palais digne du monarque qui l'habitait l'avaient remplis de merveilles; Le Nôtre en avait créé les jardins peuplés de groupes de dieux et de déesses; les eaux alimentaient des bassins nombreux; les fêtes qui s'y donnaient étaient les plus splendides du monde, et Versailles était véritablement devenue la capitale de France.

Au moment où Colbert y arriva, accompagné de Bernard Renaud, Louis XIV venait de réunir dans son cabinet le Conseil de marine ainsi que les généraux de terre.

Le monarque, violemment irrité contre le Pacha d'Alger, considérait la guerre comme inévitable. Il rappela en termes amers les humiliations souffertes par notre pavillon.

—Baba-Hassan est un homme sans honneur et sans humanité! fit Louis XIV; au mépris des traités il s'empare de nos navires et fait mes sujets prisonniers. J'aimerais mieux être appelé par la postérité le "Père du Peuple", comme Louis XII que d'être surnommé le "Grand". Quand je songe aux souffrances de ceux qui rament sur les galères du Pacha; quand je compte le nombre de malheureux gémissant au fond de ses cachots, et en appelant à mon sceptre; quand je me dis que, placés entre l'apostasie et le supplice, des chrétiens renient leur foi, ma patience est à bout, messieurs, et je ne forme qu'un vœu: la guerre! la guerre!

Colbert et la plupart des chefs applaudirent.

Signelay se leva triste et grave.

—Sire, dit-il, les paroles que vous venez de prononcer sont d'un grand roi et d'un vaillant prince! Cependant quelle que soit votre impatience de vous venger des insolences du Pacha, rappelez-vous les sinistres leçons que vous a léguées l'histoire. Certes Charles-Quint était un grand capitaine; la flotte qu'il envoya contre Alger était formidable. On eût dit que quelques jours devaient suffire pour anéantir ce repaire d'infidèles! Et cependant la tempête dispersa la flotte, les Algériens massacrèrent les Espagnols, et cette victoire ne fit qu'augmenter l'audace des forbans. Certes je déplore le sort misérable de nos compatriotes prisonniers, mais, jusqu'à ce que nous ayons en main des moyens nouveaux de combat, mon avis est qu'il faut attendre.

—Jamais! répliqua Louis XIV; j'ai dit que la guerre était indispensable pour notre honneur, nous ferons la guerre!

—Nous la ferons, sire, répliqua Colbert, et nous satisferons en même temps la prudence de M. Signelay. La Providence, qui fait tout à son heure, nous envoie justement un homme, un inventeur qui vient de trouver le moyen de me convaincre que, grâce à lui, la destruction d'Alger deviendrait possible.

—Il fallait l'amener à Versailles! dit le roi.

—Sire, il attend le bon plaisir de Votre Majesté.

Louis XIV adressa un signe à Colbert, celui-ci vint prendre Bernard Renaud dans l'antichambre où il attendait.

Au moment où il se trouva en face du roi, Bernard devint pâle, tout son sang afflua au cœur; cependant il se remit vite, et attendit que le monarque l'interrogeât.

—Ainsi, monsieur, demanda le roi, vous avez trouvé contre Alger un système d'attaque supérieur aux moyens employés jusqu'ici?

—Votre Majesté en jugera, si elle daigne me permettre de lui expliquer succinctement les mesures que j'emploierais. Les navires dont jusqu'à ce moment on s'est servi étaient trop grands et trop lourds; j'en ferais construire de plus légers, adaptés aux évolutions, plus forts en bois, mais dépourvus de ponts, ils auraient simplement un faux pont et un faux tillac à fond de cale. Sur ce faux tillac on établirait une maçonnerie creuse dans laquelle on enfermerait des mortiers. Ces petits navires, rapides à la marche, s'approcheraient assez pour cribler de bombes la ville qu'il s'agirait de détruire. Je me fais fort d'incendier Alger, grâce à ce système si Votre Majesté daigne ordonner de construire quelques vaisseaux suivant mes plans, et de former une compagnie de bombardiers chargés d'apprendre la manœuvre des mortiers.

(A suivre)